

Les sciences de l'information et de la communication et la crise de la critique : une opportunité de clarification épistémologique

par LE MOËNNE Christian « christian.lemoenne@wanadoo.fr »
PREFICS EA 3204 - Université Rennes 2

La crise de fondement et de légitimité que traversent les sciences humaines et sociales, dont la crise des postures critiques est une dimension majeure en France, n'épargne évidemment pas les SIC. Les questionnements sur leur « scientificité » sont devenus une vulgate, quand ce n'est pas un fond de commerce à prétention « épistémologique », concernant l'improbable « démarcation » entre science et non science, science et idéologie, science et métaphysique, science et expertise, etc.... Beaucoup de chercheurs en sciences de l'information et de la communication déclarent même ostensiblement que celles-ci n'existent pas comme disciplines autonomes et qu'elles ne se distinguent en rien épistémologiquement soit de la sociologie (des techniques, des usages...), soit des sciences politiques, des sciences du langage ou, le plus souvent, de la disciplines « d'origine » ou de référence de ces chercheurs. Les sciences de l'information et de la communication n'auraient ainsi aucune légitimité épistémologique mais seulement une légitimité administrative résultant de la capacité de certains acteurs et de certains réseaux à en avoir obtenu et à en maintenir la reconnaissance qui serait dès lors uniquement institutionnelle. Une approche plus pragmatique et prudente permettrait de constater que la démarcation n'est pas un absolu mais un processus de co-construction et de test des conceptions, hypothèses, théories, à travers un débat public qui pourrait il est vrai être amélioré et approfondi, et mené sans concession pour explorer les désaccords qui ne sont pas des divergences idéologiques mais des éléments positifs majeurs de la construction commune des savoirs.

Ces questions, souvent embrouillées, doivent être examinées à nouveau frais, pour constater notamment que le problème des SIC n'est pas tant dans leur « scientificité » que dans la capacité de ceux qui développent les recherches, conceptualisations, hypothèses, à valoriser banalement leur activité, évidemment scientifique, au regard des débats menés et des résultats obtenus dans les avancées conceptuelles comme dans les descriptions, modélisations et conjectures. On peut en effet se demander si la négation des SIC ne résulte pas d'une vision naïvement dogmatique ou idéaliste de ce que devrait être une discipline scientifique, conception qui empêche de prendre une vue d'ensemble suffisante pour apercevoir la cohérence des recherches et des résultats obtenus depuis plus de trente ans par les travaux et les perspectives extrêmement variés qui caractérisent l'acquis scientifique majeur de cette discipline. Encore faudrait-il que les chercheurs en SIC se lisent entre eux, acceptent la critique et débattent véritablement sans concession sur leurs textes dans un esprit positif. Ce n'est pas encore suffisamment le cas, mais les débats sur les fondements permettent peut-être d'adopter des points de vue plus réalistes et pragmatiques.

Et il nous semble qu'il faut distinguer, même si ce n'est pas toujours aisé concernant les recherches sur les processus sociaux d'information et de communication, la crise de la critique idéologico-politique, qui semble ne pouvoir dépasser la description des évolutions du capitalisme, soit pour les déplorer, soit pour essayer d'imaginer des aménagements divers (capitalisme social, médias ré-étatisés, etc...), et les postures critiques qui s'interrogent dans des débats scientifiques publics, sur la validité et les limites des énoncés, des hypothèses et des concepts, processus caractéristique de toutes les disciplines scientifiques. Si, comme le proclame la sociologie des sciences et des techniques, science et société ne peuvent être séparés, cela ne signifie nullement que les sciences, comme activité sociale et professionnelle,

soient toujours et à toute époque, politiques : il existe une relative et fluctuante séparation des sphères. Ceci amène également à relativiser de façon prudente les tendances à la délimitation institutionnelle excessive des disciplines : si la délimitation bureaucratique administrative est utile, sinon nécessaire, elle ne constitue nullement un fondement épistémologique consistant pour les recherches.

Mots-clés : Démarcation, recherche/ingénierie, communications organisationnelles, crise de la critique, pragmatismes

It becomes usual in France to read that information and communication sciences are not as scientific as some other human or social science : sociology, politic or langage sciences, anthropology... It is possible to critic this conception of what a science is. It's immediate consequence is to denie a scientific légitimty to information and communication sciences and to affirm that they only have and administrativ legality. But this conception of science is dogmatic and idéalist. It does not help us to understand what really are scientific approach and results of the research and in what they contribue really to develop the common knowledge.

Keywords :

Adorno a tiré un bilan de l'échec de la première théorie critique qui n'est pas dépassé à ce jour : lorsque la critique devient l'élément central de la perpétuelle adaptation et modernisation du capitalisme, elle devient le principal vecteur de l'intégration au « système », et dès lors il n'y a plus de théorie critique possible. La tentative d'Habermas de refonder la Raison, et donc la critique, sur une distinction entre agir instrumental, stratégique et communicationnel, ou celle de Honneth et de la troisième génération de l'école de Francfort sur la critique de la réification, ne semblent pas dépasser ce constat, non plus que les diverses tentatives pour refonder pratiquement ou théoriquement la possibilité d'une posture critique radicale qui échapperait à la « récupération » par les logiques du système.

C'est ce constat que reprennent divers auteurs [\[i\]](#) qui estiment que le « nouvel esprit » du capitalisme devenu - notamment sous l'impulsion des TIC - « informationnel » ou « cognitif » ou « post-moderne », se caractériserait par sa capacité de perpétuelle adaptation et innovation. Cette propension, comme d'ailleurs l'aptitude à intégrer la critique comme processus de modernisation, avait au demeurant déjà été identifiée au XIXème siècle par les premiers analystes du capitalisme lorsqu'ils constataient que ce système ne se maintient qu'à la condition de bouleverser en permanence toutes les conditions antérieures de la

production, des échanges, des relations sociales, des valeurs et des croyances, des conceptions du monde^[ii] .

Cette intégration de la critique aux logiques du système, qui caractérise à la fois les contextes politique, idéologique et épistémologique, se manifeste notamment dans la crise des approches « critique » des medias confrontées à la mise en scène, par les medias eux-mêmes, de la critique des medias^[iii]. Ce bouclage tautologique et cette mise en abîme sont devenus des modalités courantes de marketing qui banalisent les postures critiques et en annulent la portée. Les critiques de la communication institutionnelle des directions d'entreprises alimentent un perpétuel ajustement de modalités de gestion symbolique de la sphère professionnelle et de ses relations aux sphères publiques et privées, notamment par le développement de codes « éthiques » et l'affirmation d'une « RSE », sigle à signification variable,^[iv] constamment démentis par les faits et constamment actualisés. Les critiques des modèles mécanistes de gestion des technologies de l'information servent de référence aux managers et consultants en organisation, dans un contexte de perpétuelle recomposition des formes organisationnelles : les technologies numériques deviennent des dispositifs de gestion par les normes et les instruments d'autant plus difficiles à critiquer qu'elles s'appuient sur la revendication d'autonomie et la valorisation de l'intelligence pour renforcer l'autocontrôle...

Les sciences de l'information et de la communication sont évidemment quotidiennement interpellées par cette situation de crise de la critique qui peut être mise en relation avec la crise des fondements épistémologiques des sciences humaines et sociales : le développement des pragmatismes peut en effet être analysé comme une réaction aux postures dogmatiques, dualistes et transcendentales qui ont longtemps dominé les sciences humaines et sociales en France. La conception selon laquelle le rôle des sciences sociales, et le critère d'une attitude à la fois critique et scientifique dans ces disciplines, consisterait à tracer une ligne de démarcation entre science et idéologie, identifiées souvent à posture scientifique critique et posture d'expertise commercialement intéressée, est évidemment directement interpellée ici.

Nous voudrions examiner quelques conséquences de ces constats pour les sciences de l'information et de la communication en réfléchissant sur leurs relations aux pratiques

sociales qu'elles se donnent pour objet d'analyser et de conceptualiser. Les débats épistémologique sur la « démarcation » peuvent-ils en effet éclairer la différence entre pratiques de recherche et autres pratiques professionnelles et cette question conserve-t-elle une pertinence scientifique (à supposer qu'elle l'ai jamais eu) dans le contexte du développement de formes organisationnelles et de logiques de travail qui mettent en avant l'information, les connaissances, le « général intellect » ? Doit-on renoncer aux postures critiques (et est-ce possible) au profit de postures d'empirisme méthodologique ou de descriptions pragmatiques des processus et des situations ?

1 - L'intrication entre sciences humaines et sociales et entreprises est une constante banale en France

L'intrication entre sciences sociales et industrie est historique en France, notamment parce que les entreprises privées et publiques ont largement financé la recherche en SHS depuis la seconde guerre mondiale : le développement du taylorisme-fordisme en France dans les années cinquante se caractérisa aussi par la mobilisation des sciences et des techniques eu service de l'industrie. Elles ont, notamment les entreprises publiques de l'époque, financé les recherches fondatrices de sociologie des organisations, sociologie du travail, psychologie sociale. Concernant les Sciences de l'information et de la communication il serait intéressant de faire un bilan de ces financements directs ou indirects, concernant notamment les recherches sur les medias, les industries culturelles, les usages des technologies de l'information, les relations publiques, etc. Les revues « Réseaux », « Humanisme et entreprises », « Communication et langages »... ont toujours été liées aux milieux professionnels des entreprises ou des medias. Les équipes de recherches ont signé des contrats de financement de thèse ou d'études avec France télécom et divers opérateurs professionnels. Mais s'il serait superficiel d'en conclure que les financements déterminent directement les conceptualisations et les choix théoriques, il faut bien constater qu'il y a toujours eu également une constante influence des demandes sociales et managériales dans la construction des problèmes et le développement des nouvelles problématiques

dominantes depuis une trentaine d'années. En sociologie, psychologie (sociale, cognitive), sciences de l'information et de la communication, marketing, gestion, sociologie de l'innovation, anthropologie des techniques, sociologies de l'action, de l'action située, de la conversation, ethnométhodologie, il est aisé de montrer que beaucoup des thématiques à la mode ou jugées intéressantes correspondent à des demandes ou des préoccupations industrielles et managériales explicites ou implicites. Il en est de même pour les thématiques de recherches récentes visant à problématiser les évolutions et pratiques sociales (segmentations sociales d'utilisateurs, problématiques de pilotage de l'innovation par les usages et la « réception », réseaux, communautés...) dans le contexte d'internet. Les caractéristiques originales du développement actuel du capitalisme renforcent ces tendances : l'intelligence, les langages et les dispositifs de coordination symbolique et numérique sont considérés par différents chercheurs et acteurs professionnels comme les éléments centraux de la production de valeur non seulement dans la production des services mais également dans la production matérielle.

Cette intrication forte entre sciences et industrie, sciences et entreprises, recherches et ingénieries explique le développement des débats épistémologiques dans les sciences sociales qui sont, dans le contexte de la gestion symbolique généralisée, devenues centrales pour le management organisationnel. Les problématiques de modélisation des situations et des événements, l'empirisme ou l'individualisme méthodologique, les descriptions et cartographies comme les analyses de processus portent la marque de cette influence comme d'ailleurs les thématiques choisies par divers courants de recherches (sociologie de l'éthique, nouvel individualisme, autonomie au travail, sociologie de l'action située, des conversations, etc...)

La mobilisation des sciences sociales par le management est donc une constante depuis le XVIIIe siècle et nullement une nouveauté. Les sciences de l'information et de la communication ont été et continuent à être influencées de façon diverse par cette demande professionnelle dans différents secteurs et cette demande n'a fait que se renforcer. Elle n'est nullement à l'origine d'une éventuelle crise des fondements ou des postures dans notre discipline.

2 – La question de la « démarcation » est elle encore pertinente, et utile dans ce contexte ?

Il n'existe pas de critère de démarcation [\[v\]](#) décisif et susceptible de tracer une distinction nette et définitive entre science et non science, science et idéologie, science et métaphysique. Tous les critères qui ont été proposés depuis la fin du XIXe siècle, que ce soit la distinction entre énoncés pourvus et dépourvus de sens du Cercle de Vienne, la distinction entre vérifiabilité et réfutation de Popper, le consensus paradigmatique de Kuhn, présentent de graves lacunes théoriques qui ont amené par exemple un Feyerabend à proclamer que, en matière de conceptualisation théorique, « tout est permis » dès lors que le débat et la critique concernant les limites et la consistance des énoncés et concepts soient publics et explicites. Ceci signifie que la logique de la réfutabilité est un processus complexe et toujours singulier, qu'il n'existe pas un critère universel de démarcation comme pouvait en rêver le programme du positivisme, et que la logique de la démarcation est un élément du processus de test de la pertinence des énoncés, c'est-à-dire un élément du processus d'accroissement des connaissances et d'accumulation du savoir, dans une perspective pragmatique non relativiste.

L'idéologie de la démarcation est la forme simplifiée et presque caricaturale que prend l'idéologie positiviste dès lors qu'elle prétend déterminer de façon dogmatique, implicitement ou explicitement, ce que sont de bonnes recherches, de bonnes théories, et de bonnes conceptions du monde, ce qu'est LA conception scientifique du monde. Que cette exclusion dogmatique s'effectue sur la base d'un consensus institutionnel prétendant définir la légitimité des recherches, ou sur la base d'une logique épistémologique de réfutation de conceptions jugées non convenantes, elle vise toujours à exclure et diviser, à discriminer et opposer. Cette idéologie dogmatique est simplificatrice, car évidemment la démarcation n'est pas un concept simple et univoque, mais un processus complexe, de portée et de signification limitée.

Le développement de l'anthropologie des sciences et des techniques, qui semble refuser la démarcation entre construction des connaissances scientifiques et construction des connaissances industrielles et techniques, a réactivé le débat de Popper avec l'école de Francfort sur les sciences sociales, avec Kuhn sur les contextes des découvertes scientifiques et avec Feyerabend sur les limites de la raison et le relativisme. « L'affaire Sokal » a réactivé une question épistémologique centrale : y a-t-il une spécificité des discours et des énoncés scientifiques sur les autres genres, discours, énoncés ? Et comment traiter la question des métaphorisations et des emprunts conceptuels (concepts nomades....) entre différents genres et domaines scientifiques ? ces questions sont évidemment essentielles pour tous les chercheurs en SIC, et notamment celle des emprunts conceptuels à d'autres disciplines.

Les scientifiques revendiquent, dans les sciences de la nature et les sciences sociales quelques principes qui valent également pour les Sciences de l'information et de la communication : tout d'abord de produire des énoncés qui permettent d'améliorer la description des processus d'information et de communication et de donner des indications les plus fiables possibles sur les occurrences éventuelles de reproduction ou de réplication de certaines classes de phénomènes sociaux ou anthropologiques résultant de ces processus. Ensuite de produire des questions, des hypothèses, des théories et des concepts qui permettent d'améliorer la connaissance et les savoirs communs concernant les pratiques, dispositifs et évolutions résultant de ces processus. Enfin, de produire des modèles de simulation et des concepts permettant d'anticiper les conditions de l'action dans le contexte d'évolution de ces mêmes processus et de faire des hypothèses concernant leur devenir et leur influence locale et globale en relation avec l'ensemble de processus sociaux. Mais tout ceci ne démarque pas une recherche universitaire ou « pure » ou « indépendante » qui serait « scientifique » et des recherches « appliquées » qui ne le seraient pas. Pour autant ce relativisme restreint n'ouvre pas nécessairement sur un relativisme généralisé [\[vi\]](#).

3 - La question « Critique » dans ce contexte : quelques hypothèses pragmatiques

Elle concerne d'abord les postures épistémologiquement critiques caractéristiques de toute démarche scientifique, que l'on peut appeler « critiques internes » à la discipline au sens cartésien (le doute) et kantien (les conditions de possibilités). La caractéristique de la recherche – et c'est ce qui la distingue à la fois des études opérationnelles et des autres types d'activités cognitives et discursives – est en effet de s'interroger en permanence sur ses conditions de possibilités et de soumettre ses énoncés au débat public dans les communautés scientifiques concernées. La critique des concepts est un métaniveau par rapport à l'élaboration des concepts dans l'action : il ne suffit pas d'avoir une théorie des pratiques, il faut avoir une théorie de la théorie, etc... La question des postures est donc centrale sous cet aspect. Pour autant elle n'est pas forcément décisive.

La recherche scientifique essaie de produire au minimum des concepts et des modèles théoriques ou empiriques de simulation de l'action, modèles qui s'inscrivent dans des démarches d'accumulation des savoirs par « essai et erreur » (« problem solving » de Popper et du pragmatisme). Les recherches peuvent aboutir à des questions et des hypothèses et progresser par le jeu de la réfutation de celles-ci (conception poppérienne « rationaliste critique » de la progression du savoir par réfutation et recherche des limites de validité des hypothèses et théories...). Les recherches opérationnelles sont finalisées et doivent viser à tester des hypothèses de réponses à des questions pratiques (directement ou de façon médiate) qui sont le plus souvent reformulées par la conceptualisation. La progression du savoir dans l'action suppose une capacité à éliminer les hypothèses « non convenantes ». Mais ceci est aussi limité : dans bien des cas, l'ingénierie sociale ou organisationnelle consiste aussi à formuler les questions et les hypothèses de réponses pratiques et à en envisager les limites. Cette question renvoie à la suivante : comment les chercheurs peuvent-ils décrire et conceptualiser les élaborations de modèles et de concepts effectuées par les acteurs sociaux et les professionnels de différents secteurs dans le cours de leurs actions, en contexte et situation ? Comment conceptualiser la conceptualisation en cours d'action ? Le développement des technologies de l'intelligence a évidemment intensifié cette question. [\[vii\]](#)

La question de la temporalité entre recherche et ingénierie a été souvent présentée comme un critère de distinction entre les deux activités professionnelles. Elle n'est pourtant pas forcément toujours déterminante pour distinguer les deux approches : les temporalités

des recherches opérationnelles et des études ne sont pas forcément courtes, et les temporalités des recherches en sciences sociales pas forcément très longues. Ce qui les distingue fondamentalement c'est, ou ce devrait être, le fait que les postures scientifiques sont toujours critiques au sens où elles revendiquent d'être constamment critiquées et débattues dans des débats scientifiques publics qui contribuent à construire leur validité épistémologique (ou praxéologique) et leur légitimité sociale. Ce que ne font pas les logiques opérationnelles lorsqu'elles se donnent comme des modèles de la norme, transférables mécaniquement et non discutables. Le métaniveau de recherche de cohérence et de consistance rationnelle est donc une dimension essentielle de toute démarche scientifique. Mais ce serait une erreur de croire que les approches opérationnelles des phénomènes de communication ne mobilisent pas la réflexion critique et la conceptualisation, et ne prennent pas la mesure de leurs limites et de leur réfutabilité. Ni qu'elles ne s'inspirent pas en permanence des problématisations et concepts des chercheurs pour les utiliser dans les logiques de projet, de justification ou d'analyse des situations. Il s'ensuit que la question de la démarcation n'est jamais absolue et qu'elle n'est qu'un élément du processus de construction du savoir scientifique, processus pragmatique, ouvert et non dogmatique, c'est-à-dire dans lequel il convient véritablement de raisonner au cas par cas, ce qui ne signifie nullement qu'il ne puisse y avoir de montée en généralité. Mais cette généralité ne peut être posée comme un a priori dogmatique.

Une grosse différence tout de même, c'est que pour l'essentiel, des pans entiers des recherches notamment en SHS sont effectués sans le moindre financement, sans et hors contrats, sans appui ni réseaux significatifs, avec peu de débats et de discussions publiques par les pairs (mais des monologues juxtaposés et parfois autistes), qui au demeurant lisent peu ce qui se publie. Il en résulte le risque que effet de mode et médiatisation deviennent majeurs dans la construction de la légitimité, mais également et surtout que des sommes d'écrits et de considérations qui ne sont testés, critiqués et comparés à rien puissent néanmoins avoir une légitimité scientifique. Le risque également que quant il y a véritablement un effort de recherche, celle-ci soit souvent parcellaire, sur des micros objets peu reliées à d'autres recherches du même type, peu comparées et évaluées – notamment sur la validité des sources, des données, des enquêtes et observations, des résultats. Peu

reliées, sauf superficiellement à des théories ou à des approches globales qui seraient critiquées et profondément comprises car reconstruites dans le champ des SIC.

Enfin, la construction des sciences de l'information et de la communication est un processus qui ne peut se faire sur la base d'une approche de démarcation idéologique ou dogmatique entre « science » et « idéologie » dans laquelle ceux qui disposeraient des prétendus « critères de la scientificité » seraient également ceux qui revendiqueraient la légitimité à en fixer la norme. C'est cette hypothèse althussérienne qui a échoué dans la crise des critiques politiques, sociales ou culturelles. Les postures critiques ne peuvent se construire que sur la base d'hypothèses de portée générale (et non de théories de moyenne portée), qui ne sont pas nécessairement des théories globalisantes mais se construisent toujours contre la cohérence d'autres hypothèses globalisantes. Par exemple que les phénomènes d'information sont aussi et peut-être surtout des processus d'individuation psychique et collective qui font perpétuellement émerger des formes sociales profondément intriquées dont les approches épistémologiques peuvent permettre de distinguer en formes organisationnelles, techniques, sémiotiques[\[1\]](#)... Également que l'individualisme méthodologique dominant dans les études d'usages néglige que l'espèce humaine a été d'abord une espèce sociale avant d'être humaine et qu'elle ne peut être pensée de façon séparée de ses institutions dont les techniques [\[viii\]](#).....

4 – Au sujet de la thématique de la « crise de la critique »

La « crise de la critique » est d'abord une crise de la critique idéologico politique, et non une crise de fondement générale des sciences humaines et sociales, dès lors évidemment que celles-ci ne prétendent pas avoir pour légitimité scientifique une démarcation vis à vis des idéologies comme le posait le programme althussérien, ou d'éclairer l'opinion en donnant un fondement « scientifique » à la connaissance des processus sociaux dont chacun fait éventuellement quotidiennement l'expérience, comme le revendiquait la sociologie bourdieusienne. Ceci suppose évidemment d'admettre qu'il peut exister une relative autonomie du champ scientifique par rapports aux autres champs sociaux, et que tout point

de vue n'est pas en toutes circonstances et contexte, toujours politique. Pour l'essentiel les points de vues « critiques » idéologico-politiques se trouvent contraints, quelle que soit leur prétention, à ne pouvoir dépasser la description des évolutions du capitalisme, soit pour les déplorer, soit pour essayer d'imaginer des aménagements divers (capitalisme social, medias ré-étatisés, etc...). Ceci manifeste que le fondement des critiques idéologico politiques réside dans la capacité à produire des théories convaincantes du dépassement de l'état de chose existant, théories politiques qui ne peuvent à l'évidence, en l'absence de mouvements de masse politiques, et d'expériences sociales et politiques complexes, surgir d'un quelconque cerveau éclairé. En d'autres termes, la crise de la critique socio-politique serait surtout une crise de la radicalité. De là le caractère parfois nostalgique de ces analyses critiques : les significations imaginaires émergentes du capitalisme en cours de mondialisation sont critiquées en référence aux significations du « capitalisme national », du « pacte fordiste » des trente glorieuses voire des sociétés rurales, du petit commerce et de l'artisanat des métiers. La thématique de la fin des utopies trouve ici sa limite : après les utopies blanches, l'heure est aux utopies noires. L'absence de perspective de dépassement de l'état de chose existant enferme ainsi la critique dans le pessimisme et la répétition : tout a pour l'essentiel été dit dès après la première guerre mondiale dans le débat entre Spengler et Musil, dans les analyses de Valéry ou le Freud de « Malaise dans la civilisation »[\[ix\]](#), le pessimisme technologique de Heidegger.

En l'absence de perspective radicale, la critique idéologico-politique se trouve réduite à une posture de description, souvent intéressante et documentée, des processus idéologiques, sociaux, techniques, politiques, produits par le développement du capitalisme, descriptions qui ne la démarquent pas clairement par rapport à d'autres postures critiques émanant de points de vues idéologico-politiques différents voire opposés[\[x\]](#). Si cette entreprise et ces travaux d'analyse et de dévoilement des conceptions ou des thématiques idéologiques sont utiles et intéressants, ils ne permettent pas de définir une posture scientifique quelconque[\[xi\]](#). Le plus souvent cette critique ne raisonne pas en termes de significations imaginaires émergentes, s'épuise à proposer des significations considérées comme théoriquement plus consistantes alors qu'il conviendrait de prendre ces thématiques dans leur valeur faciale et de rechercher les indices qui en annoncent l'éventuel dépassement[\[xii\]](#). Par exemple, les débats sur la « société de l'information », thématique

managériale et politique qui porte de façon explicite un programme mondial de propagation de normes industrielles, sociales, anthropologiques, amènent à dissenter sur le fait que les sociétés ne sont pas seulement « d'information », ou que les révolutions techniques ne sont pas des révolutions politiques, ce qui n'est évidemment en rien critique mais participe des débats infracapitalistes sur les enjeux des technologies de l'information. Accessoirement, n'est-ce pas continuer et répéter indéfiniment la fameuse thématique triviale développée dans les années soixante, et selon laquelle la « révolution scientifique et technique » ne saurait remplacer une prise de pouvoir politique ?

Il y a à l'évidence un intérêt majeur et une utilité sociale dans la critique de ces thématiques et leur mise en relation avec les pratiques sociales et politiques. On peut comprendre et adhérer au fait que ceci puisse s'inscrire dans un projet de lutte idéologique, pour l'hégémonie culturelle au sens gramscien ou au sens de la Théorie Critique. Mais force est de constater qu'il s'agit là d'un point de vue purement politique et en rien scientifique... Enfin la crise d'une certaine critique idéologico-politique résulte également de sa propension à poser que tout est idéologiquement déterminé par les thématiques du capitalisme dominant, et qu'il n'y a finalement « jamais rien de nouveau sous le soleil », ce qui a pour effet immédiat de clore toute perspective de recherches sur les pratiques, les processus et les significations imaginaires émergents.

5 – Sur la démarcation institutionnelle

Paradoxalement, la perspective de démarcation bureaucratique-administrative des disciplines, peut conduire également à assécher la recherche, alors qu'elle vise officiellement à la rendre institutionnellement possible. Ce qui menace constamment les instances administratives d'institutionnalisation des disciplines, c'est de devenir des dispositifs de pouvoir et non de valorisation de la multiplicité et de la relativité des recherches scientifiques, pouvoir universitaire banal visant, comme Bourdieu l'a bien montré, à défendre des intérêts symboliques et, d'une façon qui le plus souvent se drape du discours de LA science, ou de LA méthode, des intérêts matériels triviaux. Ainsi, la référence à la sociologie des sciences peut ne retenir, de façon cynique, que la prétendue construction de légitimité institutionnelle par

la construction de réseaux de connivence. Les réseaux sociaux étant toujours des dispositifs d'exclusion de ceux qui n'en possèdent pas les codes et les règles, ces réseaux et formes institutionnelles participent de l'exclusion de ceux qui n'en font pas partie ou ne correspondent pas aux critères, et de la mise sous emprise de ceux qui postulent à en faire partie. L'analyse en termes de réseaux réduit toute initiative de construction de dispositif de coordination et de débat scientifiques en dispositif trivialement mafieux visant à prendre un hypothétique pouvoir institutionnel. Ceci amène évidemment à minorer ou nier tout le travail proprement scientifique, de construction de concepts, d'hypothèses et de théories, comme tout le travail de recherches et de description et théorisation des pratiques et des formes sociales[xiii].

Si l'institutionnalisation des disciplines est un mal nécessaire, elle doit être contrebalancée par l'affirmation d'une forte liberté de recherche, d'une forte inventivité des problématiques, et par l'organisation de débats publics sans concession sur les concepts, hypothèses, méthodes, résultats, qui ne soient pas (seulement...) des épreuves de légitimation par la soumission à des normes intangibles alors que le plus souvent arbitraires[xiv].

Si diverses instances de légitimation des SIC ont produit des éléments de délimitation « par les objets d'études », notamment avec les approches de diverses autres disciplines, ceci ne constitue pas un fondement théorique général commun et consistant, mais un inventaire empirique des objets et questions théoriques possibles. Le fondement de la légitimité scientifique c'est la recherche scientifique et la production de nouvelles problématisations, conceptualisations, descriptions des phénomènes et des processus tels qu'ils sont livrés au débat public dans des articles, colloques et séminaires. Et les SIC produisent des résultats de recherche tant par la multiplication de problématiques heuristiques, de recherches débouchant sur des perspectives et des descriptions intéressantes, de théorisations et de conceptualisations originales permettant d'éclairer les pratiques sociales et les processus d'information et de communication.

C'est là également le fondement de toute attitude scientifique critique possible. Les problématiques scientifiques sont idéologiques car elles n'échappent pas aux constructions idéologiques. Pour autant elles n'ont pas forcément de portée politique ou sociale immédiatement perceptible, et ce n'est pas forcément les chercheurs qui sont les mieux

placés pour en évaluer la portée globale. Ceci suppose, dans le contexte actuel de crise de la critique politique de distinguer les registres sans naïveté ni mauvaise conscience : ce qui fonde la légitimité, y compris politique, des recherches scientifiques, c'est la cohérence de ces recherches et la capacité des scientifiques à en marquer la portée et les limites.

La question de la construction des SIC doit être examinée à nouveau frais comme un processus pragmatique non relativiste de perpétuelle construction d'une démarcation qui dès lors est un élément du processus scientifique et non un processus dogmatique. En d'autres termes, la scientificité est une attitude ouverte de recherche des limites des hypothèses et concepts, par la critique et le débat publics visant à clarifier les désaccords et leur fondement. Il ne s'agit donc nullement d'une recherche de vérité ou de « bonne théorie » : il existe une multiplicité de points de vues qui permettent de rendre compte de processus et d'événements et contribuent à construire l'objectivité des connaissances, objectivité qui est toujours relative et non absolue. Ce processus contribue à construire le savoir commun et il est donc sous cet aspect non relativiste.

C'est la diversité des travaux et des points de vue différents et parfois incommensurables qui permet de développer progressivement une hypothèse structurée concernant l'objet général des SIC à travers la multiplicité des références théoriques et des objets et de mettre cette hypothèse en débat : par exemple que l'émergence et l'actualisation perpétuelle des formes sociales par le développement de dispositifs et de pratiques d'information et de communication constitue l'objet général des SIC dont la cohérence est démontrée par le fait que TOUTES les recherches concernent l'articulation et l'évolution des formes organisationnelles, des formes techniques et des formes sémiotiques pensées comme des dispositifs de mise en forme et de mise en sens, d'in-formation.

Quelques Références bibliographiques :

Bouveresse Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'Agir, 1999.

Bouveresse Jacques, *Essai 1 : Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin*, Marseille, Agone, 2000

Castoriadis Cornélius, Figures du pensable - Les carrefours du labyrinthe VI, Paris, Seuil, 1999.

Flahaut François, La paradoxe de Robinson, Paris, Mille et une nuits, 2006.

Jeanneret Yves, 1998, L'affaire Sokal ou la querelle des impostures, Paris, PUF.

Le Moëne Christian, Questions et hypothèses sur les approches constructivistes et les recherches en communications organisationnelles.", in "le constructivisme et les recherches en SIC" Montpellier, PUM, 2005.

Le Moëne Christian, Quelques remarques sur la portée et les limites des « modèles de communication organisationnelle », Bordeaux, Communication et organisation, 2007

Leroy-Gourhan André, Le geste et la Parole, 2Tomes, Paris, Albin Michel, 1964-1965.

Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Paris, Payot, 1968.

Noyer Jean-Max, Pour une hyper pragmatisme, Paris, HDR, 2004.

Pecatte Patrick, La consistance rationnelle, Saint Etienne, Aubin, 1996.

Popper Karl, Conjectures et réfutations, Paris, Payot, 1985.

Popper Karl, Toute vie est résolution de problèmes, Arles, Actes sud, 1997.

Simondon Gilbert, L'individuation psychique et collective, Paris, Aubier, 1989.

Stiegler Bernard, La technique et le temps, Paris, Gallilée, 1994.

[\[i\]](#) Boltanski et Chiappello sont souvent cités pour leur analyse de cette crise de la critique (Boltanski, Chiappello, 1999) qui distingue entre « critique sociale » et « critique artiste », et évacue dans le fond la critique politique, ce qui peut en soi s'analyser comme le principal symptôme de cette crise. Jean Baudrillard constatait aussi en 2001 que « le système a évolué beaucoup plus vite que la critique (...) La critique a été intégrée au système » Magazine Littéraire n°3999, 2001

[\[ii\]](#) Voir le début du « manifeste du parti communiste » ou « Misère de la philosophie » de Marx par exemple.

[\[iii\]](#) On pense ici évidemment à la limite des critiques adressées à la télévision par Pierre Bourdieu, mais également à l'existence institutionnalisée de divers sites de critiques de medias sur internet régulièrement cités dans la presse.

[iv] RSE : « responsabilité sociale des entreprises » ou « responsabilité sociétale et écologique » des entreprises.....

[v] Karl Popper s'inscrivant dans les questions soulevées par le cercle de Vienne et l'empirisme logique s'est efforcé, à partir de l'exemple de la physique, de dégager des critères de la scientificité d'un énoncé. Contre les positivistes il pose que le critère de vérification n'est pas pertinent car toute hypothèse ou théorie crée les conditions qui la vérifieront, et il avance le critère de réfutation qui s'attache à rechercher les limites d'un énoncé, hypothèse, théorie, c'est-à-dire les conditions qui l'invalideraient. Ceci implique évidemment un relativisme restreint puisque tout énoncé ou théorie est inévitablement limité et donc, dans certains contextes, faux.

Ce critère sera critiqué par Kuhn qui mettra au avant la catégorie de paradigme comme cadre conceptuel définissant ce qu'une communauté scientifique considère comme valide à un moment donné, et ouvrira la voie aux sociologies contemporaines des sciences et des techniques, et à un relativisme parfois plus radical, fondé notamment sur l'incommensurabilité des théories et énoncés entre eux et sur leur relation à ce dont ils prétendent rendre compte. L'extension radicale du critère de réfutation de Popper, abouti selon Feyerabend à son invalidation, par autoréférence d'une part, et parce que l'idée de relativisme restreint des théories et énoncés signifie que « tout est permis » dès lors que l'on s'attache à des procédures visant à les tester. Dès lors, l'accumulation du savoir s'effectue par accumulation d'hypothèses et de questions et non de certitudes, et par un processus de débat public concernant la consistance rationnelle, le domaine de validité et les limites de ces dernières. De façon paradoxale, Popper affirmera que les sciences sociales ne peuvent être comparées aux sciences de la nature et semblera, notamment dans son débat avec Adorno, suggérer que leurs énoncés ne peuvent pas être testés dans la mesure où ils impliquent toujours de quelque façon ceux qui les formulent.

[vi] Je ne développe pas ici cette question abondamment traitée par ailleurs – Le Moëgne 2005 et 2007.

[vii] Voir par exemple les travaux du groupe “ Langage et travail ” (Borzeix et Fraenkel, 2001, Grosjean et Lacoste, 1999), les publications de la revue “ Raison pratique ” (n° 1, 2, 4, 9, 10), et les travaux de Louis Quéré (Quéré, 1991, 1992, 1997, 2001..).

[viii] Voir sur ce point Leroy-Gourhan, Castoriadis, Flahaut, Noyer

[ix] Voir sur ce point Bouveresse Jacques, Essai 1 : Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin, Marseille, Agone, 2000. Il conviendrait également de reprendre une lecture critique de Marcuse, qui fut assistant de Heidegger et développa une approche pessimiste de l'évolution sociale et technique, notamment autour de la notion de « dialectique négative ».

[x] Il est à cet égard intéressant par exemple de comparer les positions « critiques des médias » du « Monde diplomatique » ou de ses organisations liées (attac, observatoire des médias...) avec les positions « critiques des médias » de la revue de la nouvelle droite, « éléments ».

[xi] Il est d'ailleurs frappant, au moment des cérémonies de célébration des 40 ans de mai 68 de constater à quel point les tentatives d'analyse sociologique des mouvements de masse peuvent contribuer à les dénaturer. Mai 68 était à l'évidence un mouvement politique de masse, même si sans débouché politique immédiat ou envisageable dans une temporalité

proche. L'invention de la catégorie de « mouvement social » loupe la dimension politique et réduit l'analyse du mouvement. Si tout mouvement politique de masse a évidemment une dimension sociale, il ne s'ensuit pas que tout mouvement social ait une dimension politique de masse. De la même façon, lorsque Boltanski estime qu'il y a une crise des critiques « sociale et artiste » il laisse échapper la dimension essentielle de la crise de la critique politique.

[xii] Sur cette question des « significations imaginaires » du capitalisme voir évidemment tout le travail de Castoriadis et, pour ce qui nous concerne ici, Castoriadis Cornelius, *Une société à la dérive*, Paris, Seuil, 2005.

[xiii] A cet égard, la situation des instances et des réseaux institutionnels vis à vis du groupe d'études et de recherches « Org & Co » a été archétypique : plutôt qu'un groupe de débat et d'approfondissement épistémologique, théorique et méthodologique, il a été constamment considéré comme un dispositif de construction de légitimité par la construction d'un réseau et de stratégies de prises de pouvoir institutionnelles, ce qu'il n'a jamais été. Ceci a amené proprement à nier l'ensemble des recherches sur les communications organisationnelles qui ont, depuis 20 ans largement et profondément dépassé les descriptions de communication d'entreprise et apportés une contribution importante à l'ensemble des SIC. Ainsi, récemment encore pouvait-on entendre à l'ouverture du colloque de Tunis, qu'il serait nécessaire de développer en SIC des recherches sur les systèmes d'information organisationnels, alors que plusieurs colloques, revues, séminaires, thèses ont été depuis 15 ou 20 ans consacrés en SIC à cette question. De la même façon, l'insistance, contre l'évidence de l'ensemble des travaux, totalement méconnus il est vrai, à systématiquement réduire « organisation » à « entreprise » participe de tentatives de délégitimation naïves. Pour être bref et clair, la dimension organisationnelle est une dimension incontournable de la perpétuelle évolution et émergence des formes sociales. La nier au titre de ce qu'il s'agirait du niveau « managérial » (sic) est une posture idéologique comme une autre, mais nullement un argument invalidant un programme scientifique.

[xiv] Pensons par exemple à cette « règle » arbitraire qui pose en SIC qu'il faut « attendre plusieurs années » avant de passer une habilitation à diriger des recherches : pourquoi ne pas au contraire multiplier le plus vite possible le nombre de directeurs de thèses possibles ? L'argument généralement invoqué est malthusien et fort peu scientifique : ne pas multiplier les candidats possibles à des postes de professeurs en nombre insuffisant, leur éviter d'être frustrés, etc... Dans d'autres disciplines il est recommandé de préparer son HDR dès la soutenance de la thèse (Sciences politiques par exemple).